

Le Samedi

VOL. I.—NO. 4.

MONTREAL, 6 JUILLET 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

LEO ET LES BAS D'UN CHEF DE L'ARMEE DU SALUT



I

Léo Davidson.—Jusqu'à mon sang que le médecin trouve pauvre. Anémie de clients... Ma constitution avant celle du pays. Il me faut de l'exercice... Sera-ce la corde tendue ou l'équitation ?

Le Witness.—Si l'illustrissime Docteur opte pour les chevaux, j'ai une écurie pavée des meilleures intentions.



II

Le Witness —Allez-y, Docteur. C'est de la soie, celui-là.



III

Le malheureux cheval prend ombrage d'un petit papier que mademoiselle Québec vient de laisser tomber.



IV

Patati - Patatra.



V

Léo Davidson.—Faudrait être plus cheval que ce cheval-là pour se tenir en selle.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR : LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. — SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMERO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 6 JUILLET 1889.

CHASSE SPLEEN

On juge un homme par les yeux, une femme par les lèvres.

Il faut être musicien pour savoir vendre le vin à la mesure.

Il y a peu d'hommes qui ne servent pas d'appât à l'hameçon d'un autre.

Il paraît qu'il y a de bons loups : Ceux, par exemple, qui n'ont jamais vu de moutons de leur vie.

Comme nous serions heureux si nous pouvions suivre nos propres conseils !

L'homme qui vit sous le boisseau n'est à plaindre que dans une certaine mesure.

Le commis préposé à l'emballage a plus de chance que les autres d'envelopper ses belles pratiques de petits soins.

L'employé en voyage qui enrégistre son nom à minuit dans un livre d'hôtel décide lui-même de sa retraite.

Dérision du sort ! on met le capitaine Marchant dans la cavalerie et le sergent Cavalier dans l'infanterie !

La plus brulante des rougeurs n'a jamais mis le feu aux joues qui recouvrent les joues d'une jolie femme.

Les ennemis de la polémique énergique devraient se rappeler que l'abeille qui ne pique pas ne fait pas de miel.

Il y a deux jours mémorables dans la vie d'une femme de Chicago : le jour de son mariage et le jour de son divorce.

La plus belle époque pour la femme a été celle de Noé, parce que dans ce temps-là on mettait du temps à vieillir.

Si le bœuf savait qu'il peut sauter plus haut que la clôture, il serait toujours dans la prairie du voisin.

Savez-vous qu'il y a de jolis soli de tambour ? Tous ceux qui n'ont pas encore été joués.

Les deux choses les plus parfaites au monde sont le cheval qu'un monsieur a eu et la femme qu'il est à la veille d'avoir.

Le Nepotisme du président Harrison, va si loin que la Maison Blanche est infestée de cousins.

"Aimez votre voisin comme vous-même !" La chose ne s'applique naturellement qu'au célibataire dont la maison touche à celle d'une jolie veuve.

Le Syndicat en voie de se former pour le monopole des bouchons de liège, flottera tant que le Syndicat des tirebouchons ne l'aura pas fait sauter.

La flatterie est de tous les âges et de toutes les conditions. Les barbiers le savent bien, lorsqu'ils demandent à une pratique chauve de quel côté il faut lui séparer les cheveux.

Les plus beaux moments d'un grand homme sont ceux où il s'assoit pour écrire ses mémoires. Il oublie un instant toutes les vilénies qu'il s'est connues.

Les philanthropes ont beau étudier la question, ils ne peuvent expliquer les causes du paupérisme excepté par le fait que les pauvres n'annoncent pas dans les journaux.

Jamais le cœur humain ne déverse autant de sympathie pour un malheureux que lorsque celui-ci se met en frais de conter une histoire que tout le monde sait.

Si Napoléon Ier revenait sur la scène, il ne pourrait pas même charger une batterie comme le fait aujourd'hui le premier électricien venu.

"C'est un vent déchirant," disait le patient mari à sa femme ivre qui sous prétexte de lui souffler dans le visage pour établir sa sobriété, lui arrachait le nez à belles dents.

Maintenant que le capital anglais achève d'absorber les brasseries des Etats-Unis, les derniers vestiges de la marine américaine sont disparus : les schooners de *lager beer*.

Les physiologistes modernes dans la nomenclature des nez bien faits, mettent en premier lieu le nez qui ne se fourre pas dans les affaires des autres.

Il n'y a rien d'impossible à la femme. Si par exemple un cordonnier entreprend de prouver à une belle qui porte sept points de chaussures qu'elle peut en porter trois, elle est capable de mettre le pied dedans.

De même qu'il y a des animaux qui engraisser à l'herbe, il y a des hommes qui se grisent bêtement à l'eau. Oui ! A l'eau ! Derrière l'île Ste Hélène : un demi tracon de whiskey pendant une demi-heure de bain.

Voulez-vous savoir ce que c'est que la discrétion ? Un avocat de Montréal a renvoyé le clerc qui faisait sa correspondance confidentielle parce que le malheureux relisait ce qu'on lui donnait à copier.

On envoie aujourd'hui des hommes forts et vigoureux pour coloniser le Nord et le Nord Ouest. Autrefois, la colonisation se faisait par les femmes si l'on en croit l'histoire qui mentionne tour à tour les colonnes d'Hercule, les colonnes du temple, etc.

Quand une jeune fille retient sa respiration un moment avant de répondre : "Oh ! non, monsieur D'Enlève-cœur, la fumée ne m'est pas désagréable" soyez sûr que c'est le monsieur qui n'est pas désagréable.

Un homme de la rue St Laurent est entré l'autre jour dans l'armée du salut. La veille de son admission finale, il a confessé qu'il avait volé cinq parapluies. On l'a expulsé comme menteur, cinq parapluies étrangers n'étant pas le nombre requis dans la vie d'un homme.

LA GUERRE RELIGIEUSE

Le *New-York Herald* contenait, ces jours derniers, une étude soigneusement faite sur la guerre religieuse que le bill de Jésuites a déchaînée en Canada. Après avoir constaté que la question n'est plus l'opposition à une certaine mesure mais la guerre clairement déclarée par les protestants contre les catholiques, par les Anglais contre les Canadiens-Français, il ajoute qu'il est facile de prévoir ce qui va arriver si le mouvement se continue. Les deux parties sont puissantes, les deux religions sont fortement organisées et après les prochaines élections fédérales, la chambre des communes sera divisée en deux camps : Catholiques contre protestants ; avec la prépondérance bien prononcée du côté des protestants. Or, dit-il, pour qui connaît le fanatisme des protestants, il n'y a qu'à songer à leurs méthodes dans le passé pour comprendre ce qu'ils sont encore capables de faire. Les catholiques ne se soumettront pas à cette tyrannie et il y aurait guerre civile si le Bas-Canada n'avait pas la ressource de l'annexion aux Etats-Unis. Plutôt que de se battre, la minorité demandera la rupture du lien fédéral, et dans ce cas, les Etats-Unis, entraînés par le puissant élément catholique qui exerce tant d'influence sur la politique américaine, ne refuseront peut-être pas d'intervenir pour arracher la province de Québec à la persécution des fanatiques qui auront le haut du pavé.

Il n'y a pas de doute que l'agitation stupide montée par quelques ambitieux, puis continuée par des Révérends plus ou moins ignorants, renferme, en germe, tous les maux que nous prédit le grand journal New-Yorkais. Mais ces agitateurs n'arriveront pas au degré de puissance qu'on leur suppose. La masse des anglais désapprouve, abhorre ces manœuvres déloyales et c'est là que repose le salut.

Les meneurs cherchent des excuses dans l'initiative d'agression inaugurée par le mouvement Riel. Il n'y a pas de doute que le sentiment anglais a été dans le temps profondément blessé par nos protestations violentes et la présente explosion est le contrecoup naturel du ressentiment que grand nombre de nos compatriotes britanniques nourrissent contre nous depuis cette époque. Mais il n'y a pas de parité entre la manifestation Riel et la manifestation anti-jésuitique. Le Bas-Canada a protesté contre un fait et rien que contre un fait, la pendaison d'un homme. Dans ce moment les protestants organisaient la guerre à toute idée : l'église catholique. La province de Québec critiquait un acte qu'il était de sa juridiction parce qu'il s'agissait de la politique fédérale. Ontario n'a aucune cause de justification pour s'immiscer dans la politique locale de Québec. *Charbonnier est maître chez lui.*

Dans tous les cas, s'il se présente une belle occasion pour les hommes d'état et les hommes bon sens de pratiquer la prudence et la sagesse, d'un autre côté la carrière est brillante pour les *mischiefs makers*. Ils peuvent amener d'irréparables calamités, pour eux surtout ; car la Province entend rester maîtresse chez elle à n'importe quel prix. *And don't you forget it.*

Lors du voyage du Prince de Galles à Paris, la Princesse de Galles n'a pas fait de visite à madame Carnot, la femme du Président, bien que précédemment elle eut visité madame MacMahon et madame Grevy.

Double mariage dans la famille du Prince de Galles. Son fils aîné épouse sa cousine germaine, la sœur de l'Empereur d'Allemagne. Sa fille aînée est sortie, pour son choix, des sphères royales et prend un noble écossais, Lord Fife. C'est la répétition du mariage de la princesse Louise et du marquis de Lorne, avec cette différence que Lord Fife a \$600,000 de revenus. Il a 40 ans et passe pour un bon garçon. La principale raison qui a déterminé cette union est la répugnance des anglais pour l'importation de princes étrangers. Il est le cousin de sa fiancée, mais d'une manière irrégulière. Guillaume IV et l'actrice Madame Jordan, eurent une fille qui se maria et donna le jour à Lady Fife, la mère du titulaire actuel.

ECHANGE D'ABSORPTION

Pendant que le Capital Anglais envahit le domaine Américain, le grand monde américain fait l'assaut de la vieille forteresse britannique : la société anglaise. Dernièrement, la richissime Madame MacKaye recevait avec ostentation le Prince de Galles et l'élite du Royaume-Uni ; mais il faut analyser la singulière complexion de la présente aristocratie pour comprendre comment le Prince de Galles a été forcément amené à cette complaisance qu'il avait, du reste, sollicitée. On connaît assez le rôle, même politique, que Lady Randolph Churchill (née Miss Gerome) a joué en Angleterre. Il n'y a pas très longtemps, le Duc de Malborough, puis M. Chamberland mettaient par leurs mariages des femmes américaines à la tête de la société anglaise. Lady Mandeville est américaine. Lady Harcourt, la fille de l'historien Motzel, exerce son influence dans une illustre sphère. Lady Vernon (Miss Fanny Lawrence) est la plus grande figure de Derby et Cheshire. Puis viennent Lady Lister Kaye, sœur de Lady Mandeville, Lady Hesketh (Miss Florence Sharon), Lady Abinger (Miss Ella Magruder), Lady Anglesia (Miss Minnie King), Madame Cavendish Bentick, Madame Beresford Hope et Madame Ernest Chaplain. Mme Phipps (Miss Jessie Duncan) est une des grandes attractions, comme on dit là-bas, des salons de Londres. Lady Waterlow, Madame Hughes Hallett sont américaines. Est-ce que Madame Victoria Woodhull et Mademoiselle Jennie C. Claffin n'y ont pas fait des mariages magnifiques.

En sortant de la première sphère à la seconde, nous trouvons Mesdames Mostyn, Charlton, Evans, Ronalds, Woodmand, Dockrell, Ernest Beckett, Lady Coke, à la tête de la société, et Dieu sait combien d'autres !

De leur côté les Anglais qui n'éprouvent pas plus de plaisir que de sécurité à rester Landlords, écossais ou irlandais, font force placements aux Etats-Unis. Les voilà qui viennent de former un syndicat de \$50,000,000 pour contrôler tous les magasins de *merchandises sèches* des grandes villes américaines. Ils ont acheté et payé moyennant cinquante millions de piastres toutes les grandes brasseries américaines, de St Louis, Philadelphie, Rochester, Chicago, Buffalo, Detroit, New-York, Albany, Portsmouth, Boston, Newark. Ils ont mis \$25,000,000 dans le monopole des sels. On ne saurait dire combien de millions ils ont mis dans les manufactures de coton. Rien que dans les manufactures de fil de coton de Clark et de Coates ils ont investi \$4,000,000. Les anglais ont d'immenses capitaux, dans toutes les mines de fer, d'or et d'argent, depuis l'Alabama au Wisconsin et la Californie. Ils ont au delà d'un million de dollars placés dans les chemins de fer. Il y en a qui leur appartiennent exclusivement, tels que l'Alabama, New-Orleans, Texas and Pacific Junction Ry., dans lequel ils ont mis \$32,000,000.

Ce que les anglais possèdent de terre aux Etats-Unis est fabuleux. On en porte la quantité à trente millions d'acres ce qui peut valoir \$200,000,000.

Et tous les jours il se fait de nouveaux placements. Un Syndicat Anglais annonce qu'il a \$15,000,000 à placer quelque part aux Etats-Unis, un autre \$12,000,000 et ainsi de suite. Qu'il suffise de dire que, l'an dernier, les anglais ont investi \$200,000,000 dans des valeurs américaines.

Ce mélange d'influences féminines d'un côté et d'influences financières de l'autre, produira tôt ou tard de curieuses transformations.

Les trois filles du Prince de Galles sortent habillées de la même manière. Elles ne ressemblent pas à leur mère et ne sont pas jolies. L'aînée, Louise, a l'air distingué et intelligente. La seconde, Victoria May, est susceptible de devenir une jolie fille, si son teint s'améliore. Elle est hautaine. C'est la plus jeune qui est la moins bien. Le jeune Edouard est le seul qui ressemble à sa mère, même dans le défaut qui la distingue.—l'extrême longueur de son cou.—On lui a donné pour cette raison le surnom de *Cuils and Collars*.

Curieux effet de l'émancipation des nègres au Brésil. Les négresses veulent absolument porter des corsets comme signe de leur liberté. Les marchands ont envoyé en conséquence des commandes énormes en France.

Que de changement en huit jours dans nos grandes maisons d'éducation. Là où tout était tumulte, gaité, gambades et cris, succèdent le calme, la désolation du silence et de la solitude. Comme le dit l'opéra :

And silence like a poultice come
To heal the blows of sound

Ce que nous aurions bien l'envie de traduire comme suit si nous avions à refaire l'opéra comique en français.

Le silence est comme un cataplasme de son
Qui répare à propos les blessures du son.

Il y a longtemps que les savants se posent la question.

"La vie humaine a-t-elle une tendance à se prolonger ?" La statistique propose de résoudre la question dans l'affirmative. Il ne faut pas oublier que du temps des Césars, par exemple, la moyenne de la vie n'était que de 18 ans, tandis qu'elle est aujourd'hui de 40 à Rome. En Angleterre, sous la reine Elizabeth, la moyenne n'était que de 20 ans ; elle est sous la reine Victoria de 45. C'est en Russie et au Chili où la vie est encore la plus courte, 28 ans. C'est aux Etats-Unis et au Canada où elle est la plus longue, 55 ans. On estime que la Quinine a, à elle seule, ajouté deux ans à la moyenne de la vie humaine. La proportion assignée aux Etats-Unis fait honneur à leur corps médical, puisqu'il ont un médecin par 600 âmes.

La vie ressemble à une pipe ; elle se brise au moment où elle commence à bien aller.

Question d'étiquette.—La bague est la confirmation nécessaire de tout engagement. Il y a une légère modification, cependant, mais comme affaire d'alphabet seulement, pour un engagement naval, où la seule chose indispensable est la vague.

La plume est plus forte que l'épée disait Bacon.—C'est une de ces blagues que le temps a détruites. Entrez dans le premier restaurant venu entre midi et une heure et vous trouverez que le couteau de table est plus fort que les deux mis ensemble.

On a posé le problème : "Les femmes vivent-elles plus longtemps que les hommes" la statistique n'a pas encore examiné toutes les classes et catégories d'hommes et de femmes ; mais elle a élucidé un point qui peut servir de base à la discussion. Ainsi, invariablement, les veuves vivent plus longtemps que leurs maris.

Les journaux américains ne tarissent pas d'éloges sur le courage d'une femme de l'Ouest, qui a empêché treize hommes de franchir une porte par laquelle ils seraient allés lyncher son mari. Nous avons mieux que cela. Une femme qui cherchait deux vingt-cinq centins dans un sac rempli de rouleaux de fil, de petits papiers, de mouchoirs, pour payer le prix de son passage à la gare du Pacifique, a empêché à elle seule plus de vingt-cinq hommes de prendre le premier train en partance.

Mauvais coucher.—Le soleil un jour de pluie.

Territoirs indien.—Une verge carrée devant chaque magasin de tabac.

Idees avancées.—Tâcher de faire augmenter son salaire pour l'année prochaine.

—Le bébé a dû se faire bien mal lorsqu'il est tombé dans la citerne ?

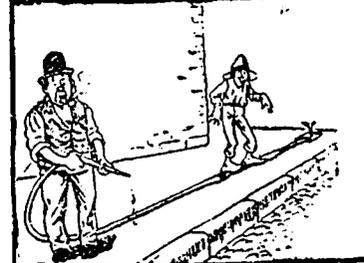
—Non ; mon mari faisait justement remarquer hier que l'eau de cette citerne n'est pas dure du tout.

C'EST LE BOYAU QUI A COMMENCÉ

(Sur la rue Sherbrooke le jour de la St Pierre.)



I
Le maître avait recommandé au gros François de bien arroser.



II
Mais François, qui arrivait de Shawinigan n'avait jamais encore connu un gamin de la ville.



III
Plus d'eau ! Sûr, il y a quelqu'un dedans... Peut-être bien un lézard !...hem !... C'est drôle ! Rien !



IV
Ah ! C'est toi, polisson, ôte-toi de là !
Whoop ! Tu as beau : envoie moi de l'eau !



V
François allait se lancer sur lui, quand il aperçoit un homme de police, juste en train d'empoigner le gamin. Oh ! la bonne farce ! Le gamin ne le voit pas ! François ferme les yeux tant il rit déjà de bon cœur.



VI
Le Policier.—Que je t'ôte donc de... Ouf !... Pouf !... Whoop !... Arrête donc cela toi, animal !



VII
François.—Pourquoi que vous ne retenez pas le petit garçon sur la... chose, vous ? C'est moi qui sait bien comment ça marche ces affaires-là !

DERNIERES NOUVELLES DU CAMP DE ST. JEAN



ON NE VA PAS A LA GUERRE SANS QU'IL EN COULE.

"LE SAMEDI"

LE SECRET DU "BURGLAR"

ROMAN INÉDIT

Ce n'est pas notre intention de sacrifier au feuilleton que nous commençons dans ce numéro, l'espace que nous avons jusqu'à ce jour accordé à d'autres matières. La semaine prochaine, LE SAMEDI aura un supplément de quatre pages, et dans quelques temps nous agrandirons le format.

UNE PINCÉE DE CONSEILS

POUR DÉCOUVRIR L'EAU DANS LE LAIT

Voulez-vous savoir s'il y a de l'eau dans le lait que vous achetez ? Plongez-y une aiguille en acier bien poli. Si le lait est pur, il restera une goutte de lait au bout de l'aiguille quand vous l'en retirerez. S'il y a de l'eau, fut-ce en petite quantité, la goutte glissera immédiatement sur la pointe d'acier et tombera.

IMPORTANTÉ PRÉCAUTION QUAND ON TOMBE A L'EAU

Ayez, si l'occasion le permet, la présence d'esprit de tourner le dedans de votre chapeau du côté de l'eau ; tenez-le dans cette position en vous appuyant le menton sur la calotte. L'air comprimé qui reste entre le fond du chapeau et l'eau peut vous faire flotter assez longtemps.

De l'album d'un médecin : Un revolver manque quelques fois son homme, mais un courant d'air jamais.

NOTES SUR LA MODE

POUR HOMMES

Pantalons de tous genres, retenus généralement avec une seule bretelle. Quelques-uns préfèrent un bout de corde.

Les derniers chapeaux ont les bords rabattus négligemment ; le ruban est mauvais goût, il faut l'ôter s'il y en avait un lorsqu'on a acquis cet ornement de tête. La couleur doit être ancien gris disparu : quelques perforations irrégulières à la calotte sont essentielles.

Cheveux à la Oscar Wilde ; c'est du dernier chic s'ils cachent les oreilles. On peut les peigner, pourvu que ça ne paraisse pas trop.

Souliers sans semelles et sans cordons. Le bout doit être retroussé de deux pouces. Ceux qui sont dans le mouvement portent un soulier à un pied et une botte à l'autre ; mais ce n'est pas obligatoire.

La crème des élégants rejette complètement les chaussettes : ils admettent tout au plus un linge inlavable qui s'enroule autour du pied.

La chemise est invariablement en flanelle ; il est indifférent que cette flanelle aille ou non à l'eau ; l'essentiel est qu'on n'en distingue plus la couleur. Rarement ou jamais de corps, c'est trop chaud en hiver.

Quant au froc, la coupe est indifférente ; mais pas de boutons. Il faut voir la corde du tissu. Quelques trous au coude sont d'un grand distingué. Toujours de belles taches de graisses sur le revers.

Ce qu'il faut, en un mot, c'est l'absence de prétention. Mais la tenue générale ne se complète que par une barbe de huit jours à laquelle il faut tâcher de donner un air convenable de malpropreté. Une mine d'affamé imprime un certain cachet d'originalité.

P. S.—Nous avons oublié de mentionner en tête de cet article qui a exigé certaines recherches, qu'il ne s'adresse qu'au cercle des mendiants (*tramps*.)

ÉTIQUETTE PARMİ LES VOLEURS

Un jeune avocat de Montréal, montait l'autre jour à la première galerie de l'Académie de Musique, quand il lui prit l'envie d'enlever le mouchoir de son ami qui le précédait dans l'escalier. A sa grande surprise, un étranger vint à lui en lui remettant avec mille excuses sa montre, dont il n'avait pas encore remarqué la disparition. C'était un *pick-pocket*, qui en voyant l'avocat enlever le mouchoir, l'avait pris pour un confrère.

La nuit était sombre ; une pluie fine et serrée fouettait les vitres du pignon ; le vent égrenait ses gammes chromatiques à travers les interstices d'une ouverture mal jointe. Notre ami X..., rédacteur d'un journal à grande circulation de Montréal, après avoir savouré quelques instants cette lugubre et grandiose musique, dut succomber à la fatigue de la journée, et s'endormit en songeant aux meurtres et aux incendies du lendemain. Le malheureux, il ne savait pas, qu'au moment même, un noir brigand qui avait trouvé la porte du soubassement ouverte, parce que la cuisinière était allée reconduire son pompier, s'acheminait, avec la légèreté de la gazelle vers ses appartements.

Une minute de plus, et le voilà, fantôme repoussant, près du lit calme et inoffensif de ce journalite sans crainte et sans reproche.

Quel est-il ce voleur ? Nul ne le sait. Il porte sur la figure un masque de papier ; il est enveloppé de mystère et d'une redingote à ramagés redoutables.

Voyez-vous cette main nerveuse qui probablement tient un poignard ; elle est destinée à trancher la plus belle gorge que les trésors de Cognac aient jamais caressée. Un mot, un mouvement, et notre ami est probablement un homme mort.

Cependant, une émotion intense agite l'esprit du voleur ; doit-il ou non le réveiller ?—"Le sort en décidera, se dit-il à lui-même." Et tirant de sa poche un deux sous de la banque du Peuple, il joue la destinée de sa victime à pile ou face. Hélas ! Ce fonds d'humanité le perdit ; le sou rebondit sur les boutons brevetés de sa manchette et un retentissement métallique remplit la chambre de vibrations.

Le journaliste se réveilla en sursaut, mais il ne perdit pas son sang-froid, et en homme d'affaires éprouvé, il alla droit à la question. "—Vous venez me voler, je le sais," dit-il au masque qui ne le perdit pas de l'œil. Eh ! bien, servez-vous. Si vous trouvez quelque chose ici, j'en serai enchanté, car je vous l'oteraï."

Cette assurance fit une profonde impression sur le *burglar* qui se dit en lui-même : "—Tant de bravoure indique une certitude ; sûrement il est armé." Et de fait, au même moment, le journaliste tirait un revolver des poches de son pantalon ; car il ne l'avait pas ôté ce soir-là.

"—Attendez, dit le voleur, je vais commuer avec vous. Donnez-moi trois piastres et je m'en vais.

—Non, tu ne les auras pas.

—Donnez-m'en deux cinquante. —Non.

—Eh ! bien, arrangeons-nous pour trente-sept centins et demi.

—Pas même cela.

—Ah ! reprit l'intrus d'une voix menaçante ; vous ne voulez pas profiter de la faveur que je vous offre ! A nous deux maintenant ! Croyez-vous que je sois parti de Mégantic pour m'en aller les mains vides ! Ma mère et ma sœur rougiraient de ma déconvenue. Du reste, comme je ne fais qu'entrer en affaires et que le succès dépend toujours d'un bon point de départ, je ne puis consentir à ce que vous ruiniez mes projets. Savez-vous ce que je vais faire ?

—Non, reprit le journaliste un peu inquiet.

—Eh bien ! Je cours à votre téléphone, j'appelle la police ; on me trouve ici, on m'amène. Voilà une sensation de première classe, et comme votre journal ne paraît que dans l'après-midi les journaux du matin auront la nouvelle avant le vôtre.

Un tremblement convulsif s'empara du journaliste qui devint plus pâle que le journal de son adversaire.

—Tu m'as vaincu, dit-il ; je te donne les trente-sept centins et demi.

UN CAS DE CONVERSION

Le tramp.—Madame, je me suis décidé à vous rapporter le pâté que j'avais pris sur la fenêtre d'en bas.

La maîtresse de maison.—Un bon point pour vous, mon ami ; c'est signe que vous n'avez pas la conscience endurcie.

Le tramp.—Je l'ai bien dure, madame, mais elle n'est pas assez dure pour votre pâté.

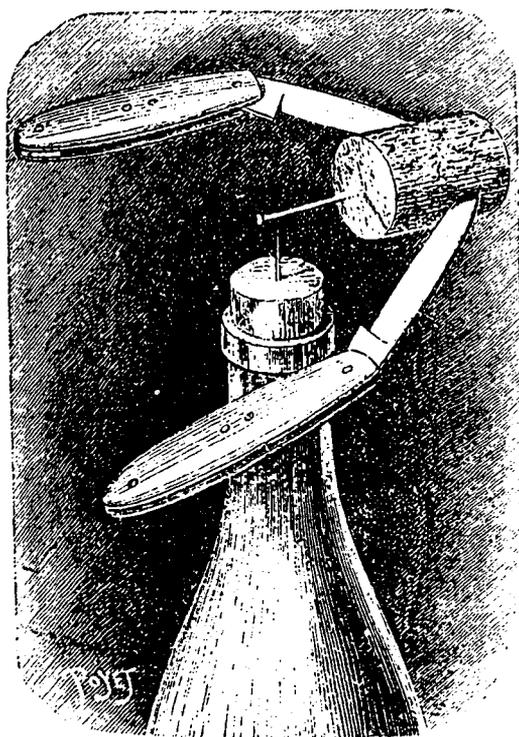
LA DISCIPLINE DU GOUVERNEMENT RESPONSABLE

La maîtresse de pension.—Qu'est-ce qui vous fait dire que le nouveau pensionnaire est marié ?

La servante.—En arrivant à 3 heures ce matin, il s'est déchaussé pour monter l'escalier.

PHYSIQUE AMUSANTE

UNE NOUVELLE MACHINE A PERCER, A AIR



Dans chacune des deux faces opposées d'un bouchon de liège, enfoncez la pointe d'un canif ; puis, au centre d'une des extrémités du bouchon, piquez solidement une forte épingle. Cela fait, et en posant la tête de cette épingle sur le bout du doigt, on parvient à équilibrer l'appareil en fermant partiellement les canifs de manière à ramener les manches au même plan horizontal, les lames gardant forcément une direction oblique. Ayant, d'autre part, préparé une bouteille fermée d'un bouchon traversé par une fine aiguille, dont la pointe ressort par en haut comme dans la gravure, on porte la tige de l'épingle, à peu de distance de la tête, sur la pointe de cette aiguille, avec les précautions et tâtonnements nécessaires pour amener celle-ci à conserver, abandonnée à elle-même, la position horizontale. L'équilibre de l'appareil est dès lors parfait, et c'est beaucoup ; mais ce n'est pas tout. Soufflez maintenant sur l'extrémité du manche d'un des canifs, qui fait ici office d'aile de moulin à vent ; soufflez en zéphyr, d'abord, pour atteindre *crescendo*, si vous voulez, la violence de l'aiglon : vous communiquerez de cette manière un mouvement de rotation à l'appareil, et bientôt l'aiguille de l'aiguille aura perforé le métal plus tendre de l'épingle.

Cette expérience peut être variée de diverses manières, que nous laissons au lecteur le soin facile de découvrir et d'appliquer.

CLOUS

Si l'on s'imaginait que planter un clou est la chose la plus simple du monde, on se tromperait fort. Quand le bois est dur et qu'on ne frappe pas bien droit, le clou se tord et n'entre pas ; quand la planche est mince, le bois éclate et se fend.

Voici un procédé très élémentaire pour clouer une planche mince sans la fendre.

On comprend aisément que la pointe du clou en entrant dans un bois peu résistant, fait l'office d'un coin, et qu'au lieu de percer simplement un trou pour se loger, elle écarte à droite et à gauche les fibres de la planche.

Pour obvier à cet inconvénient, il faut supprimer cette pointe. A cet effet, on place le clou, — qui lui-même est mince, cela va sans dire, — la pointe en l'air et la tête posée sur une surface dure, pierre ou métal. Puis, avec un marteau, on donne deux ou trois petits coups secs sur la pointe qui s'écrase.

Le clou, ainsi préparé, n'agit plus comme coin, pénètre aisément et ne fait pas éclater le bois.

FER

Il existe un truc très curieux pour percer des barres ou des lames épaisses de fer forgé. On commence par mouler un bâton de soufre, cylindrique comme un crayon, carré comme une règle, ou prismatique, suivant la forme que devra affecter le trou.

C'est facile, car le soufre fond aisément et prend toutes les dispositions qu'on veut lui donner.

Le fer est chauffé au rouge. Le bâton de soufre est appliqué à l'endroit qu'on veut percer, et il entre, à proprement parler, comme dans du beurre. Le trou a exactement la forme du bâton.

LES MOTS D'ENFANTS

Lili arrive inopinément avec la robe de sa mère :
Tout le monde. — Comme ça lui va bien ! Tu serais fière, Lili, de porter une robe longue ?

— Ah oui ; le monde ne me verrait plus grandir.

En attendant la grande sœur :
L' amoureux de la maison à la petite Rosa : Conte-moi cela, qu'est-ce que ta sœur Emilie dit de moi ?

Rosa. — Elle dit qu'elle ne pense pas que vous mettez le feu à un banc de glace.

L' amoureux, (à part.) — Hem !

Maitre Tommy a fait le mauvais garçon. Sa mère lui fait des remontrances et le menace d'en mourir de peine. "Si bébé continue, on ira porter cette pauvre maman au cimetière."

Tommy, (devenu sérieux.) — Est-ce que je pourrai me mettre à côté du cochon ?

L'inspecteur d'écoles est en visite officielle. Le maître dirigeant l'examen de ses élèves leur pose la question :

— Avec quel instrument Samson a-t-il tué 1000 Philistins ?

Pas de réponse.

— Allons, jonglez bien ; reprend l'instituteur, en montrant sa mâchoire pour les mettre sur la voie :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Un élève (se rappelant subitement.) — Une mâchoire d'âne, monsieur.

L'inspecteur s'en tient encore les côtés.

La tante Sara désirant attirer l'attention sur son teint fraîchement peint, à la petite Marie. — Comment ça se fait-il, coquine, que tu aies les joues plus fraîches que moi ?

Marie. — C'est qu'il y a bien, bien longtemps que vous les portez, vous.

— Papa, ça ferait-il quelque chose si j'écornais le billet d'une piastre que tu m'as envoyé faire changer ?

— Non, mon enfant ; pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que j'ai pris un écu dessus pour donner au monsieur qui vend des billets de cirque.

Maman. — Es-tu réchauffé, bébé ?

Bébé. — Je suis chaud comme une toast.

Maman, (allant constater.) — Petit menteur, tu es froid comme un glaçon.

Bébé. — Tu sais, je voulais dire chaud comme la toast que j'ai eue ce soir.

Premier gamin. — Je te parie que j'ai plus d'argent dans ma poche que toi !

Second gamin. — Je te prends. (On sort l'argent.) Tu as perdu !

Le premier gamin. — Je t'ai dit que j'avais plus d'argent que toi dans ma poche. Comment as-tu d'argent dans ma poche ? Tu ne montres que ce que tu as dans la tienne.

Charley avait obtenu la permission de dîner avec la visite à la condition qu'il fût bien sage et qu'il ne demandât rien.

Tout alla superbement ; mais dans la chaleur de la conversation, le pauvre Charley avait été oublié. Prompt comme l'éclair, il profita de l'instant où sa mère demandait une assiette à la servante pour lui offrir la sienne :

— Tu peux la prendre maman ; elle n'a pas servi.

ETUDES COMPARATIVES

DANS UN PAYS LOIN DE MONTREAL



Règlement.—Il n'est pas permis de prendre plus de passagers qu'il n'y a de sièges ; mais on donne autant de chars qu'il en faut.

DANS UN PAYS PRES DE MONTREAL



Règlement.—Défendu de donner de l'acomodation au public ; mais la boîte aux cinq cents peut recevoir tout ce qu'on lui offre, sans s'occuper des places.

—John, il ne faut pas servir à la table sans vos gants.

—C'est que, madame, j'avais vu les autres messieurs ôter les leurs ; j'ai cru que j'avais à faire comme eux.

L'avocat, (à son client accusé de meurtre.)—Pouvez-vous prouver un alibi ?

L'accusé.—Oui, monsieur, je puis même en prouver deux.

—En effet ! C'est la maison où tu pensionnais qui a brûlé. As-tu pu sauver quelque chose ?

—Oui, j'ai été chanceux : j'ai sauvé les deux mois de pension que je devais.

La jeune mariée, (visitant un logement.)—La maison est assez bien ; mais il n'y a pas une toile d'araignée, nulle part.

Le mari.—Des toiles d'araignée ! Tu plaisantes, à quoi bon ?

La jeune mariée.—Pour y accrocher les araignées.

Le curé.—Allons, raisonnons, pourquoi bois-tu tant que cela ?

L'ivrogne.—Pour noyer mes chagrins.

Le curé.—Réussis-tu à les noyer au moins ?

L'ivrogne.—Non, monsieur, ils savent nager.

—Tiens, j'ai mis ma femme de chambre à la porte, ce matin.

—Pas possible ? Vous la pensiez si capable !

—J'en suis bien revenue, depuis que j'é l'ai vue mettre une taie d'oreiller sans en tenir un des côtés avec les dents.

—J'aime beaucoup ce jeune homme, il n'est pas riche, mais il se donne du mal pour vivre.

—S'il se donne du mal ! Je crois bien, il a mangé trois concombres avant-hier et il a failli en crever.

Elle.—Tous tes amis disent que lorsque tu entreprends une chose, tu la pousSES.

Lui.—C'est vrai, je la pousse jusqu'au bout.

Elle.—Dans ce cas, pousse donc la voiture de bébé.

—Si vous vous servez de mon remède, disait un médecin à reclame, vous n'en prendrez jamais d'autres.

—J'en suis absolument convaincu, reprend le malade ; mais c'est que je veux conserver l'espoir de pouvoir en prendre d'autres.

(Extrait d'une lettre de jeune fille, racontant les plaisirs d'une place d'eau).....“ C'est délicieux à notre hôtel : nous avons une sauterie tous les soirs ; hier j'ai dansé trois fois avec un monsieur Rioteau, qui passe pour le plus mauvais sujet d'ici ; toutes les autres filles étaient furieuses.”

Le marchand.—J'ai peur que le jeune homme que vous m'avez recommandé, soit une espèce de fou. Je l'envoie porter cinquante dollars à la banque, et il en perd vingt-cinq en route.

Le teneur de livres.—Ne le renvoyez pas pour cela ; si ç'avait été un plus fin, il aurait empêché le tout et ne l'aurait pas même dit.

Lefrancq.—Qu'est-ce que ça veut dire ? Un habillement neuf par semaine.

DeBrac.—Que veux-tu, je suis en veine. Noblesse oblige.

Lefrancq.—Tu as hérité d'une fortune ?

DeBrac.—Non ; mais j'ai trouvé un tailleur qui me fait crédit.

—N'avez-vous pas deux frères, monsieur François.

—Pardon, mademoiselle, je n'en ai qu'un seul.

—Oh, comme votre sœur m'a déjà dit qu'elle avait deux frères, je pensais que, vous aussi, vous en aviez deux.

—Me me parlez pas de ce Macaire. Il rompt tous ses engagements.

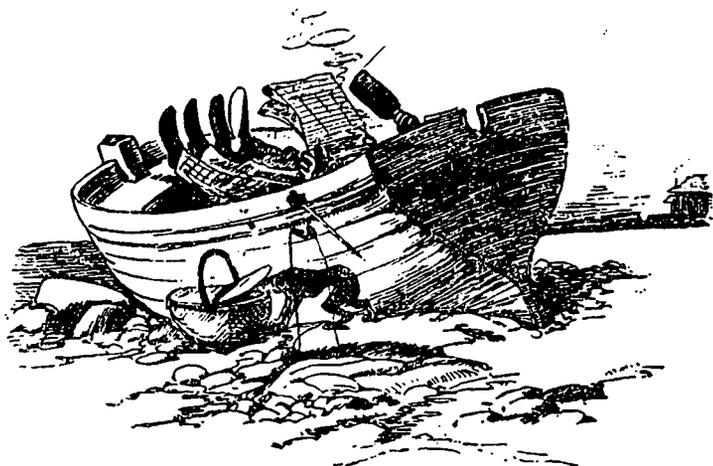
—Lui ! Un si brave homme !

—Il n'est pas capable de nous faire une promesse sans la couper en quatre : il bégaiE.

Le sage prend son propre parapluie,
Mais le madré chipe celui d'autrui.

FIDÈLE CHRONIQUE DE NOS TROIS JOURS DE FÊTE

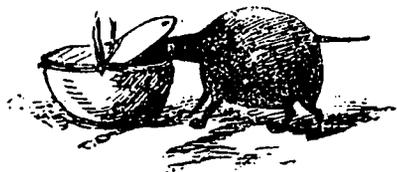
REFLEXIONS D'UN PHOTOGRAPHE



I

Tom.—Hein ! Charley. Qu'est-ce que tu dis de mon idée ?

Charley.—C'est épatant ! Quel air ! Je sens l'appétit qui m'arrive !



II

Carlo.—J'ai toujours eu une passion de chien pour les paniers du 1er Juillet.



III

(Mardi matin)

—Vous n'avez pas d'idée comme c'est bon, comme ça repose, trois jours de congé !

CHANGEMENT DE QUARTIER

La nouvelle cuisinière.—Je dois vous prévenir, madame, que mon cavalier vient me voir tous les dimanches soirs.

La maîtresse.—Hum !... Qui est-il ?

La cuisinière.—Je ne pourrais pas vous le dire encore. Quand je change de place, autant que possible, je tache d'en prendre un dans le même quartier.

BROKEN ENGLISH

Premier anglais.—Tu sais le petit canadien ! Nous l'avons jeté par la fenêtre.

Second anglais.—Il a dû être tout massacré !

Premier anglais.—Non, il n'y avait que son anglais de massacré.

(Pour le SAMEDI)

Le sort du photographe est assez ballotté.
Pour vous citer un fait : prenez ma tentative
Sur la main et la dot de ma Félicité :
Croyez-vous qu'en ce cas j'aime la négative ?

PAIE BAPTISTE !

(Pour le SAMEDI)

J'ai parié la pluie, elle un matin vermeil.
J'aurais dû savoir que j'étais battu d'avance !
Puisqu'ou brillent ses yeux, c'est là qu'est mon soleil.
J'ai payé ma gageure : un beau jonc d'alliance.

FABLE

(Pour le SAMEDI)

Une moustache apparemment étique
Dépérissait sous un nez d'Harpagon.
Le nez lui dit : "—Vas dans une boutique,
Voilà vingt sous, fais toi donner du ton."
"—Tiens ! Mais, au fait, mon cher, c'est une idée !"
Lui répondit la moustache en riant.
Et Bisailon l'eut bientôt pommadée,
Avec des crocs comme à tout bon client.
"—Pouah ! dit le nez, s'enflant comme une bombe,
Vous m'enpestez, ce cirage est criant.

MORALE

N'insultez pas la moustache qui tombe.

MARY ET MOI

(Pour le SAMEDI)

C'était le six juillet ; juste un an ce matin.
On avait ce jour-là tiré mon horoscope.
A mes élans de feu les parents mettaient fin
En envoyant Mary faire son tour d'Europe.

Nous avions échangé le serment solennel
De nous aimer toujours et par delà la tombe...
Un homme, ce matin, l'a conduite à l'autel !
Attendez-vous de moi, mon Dieu ! que je succombe ?

Elle et lui ! C'est son droit ! Que l'heureux favori
Jouisse à lui tout seul de cette main qui tremble !
Je n'assombrirai point son visage chéri ;
Eh bien ! Que tous les deux vivent longtemps ensemble !

Elle et lui ! C'en est fait !... Enfin quel est-il bien
Celui qui recevra sa première caresse ?
Elle c'est Mary !... Lui ?... C'est moi le Canadien
Qui sur ce froid papier vous peint sa chaude ivresse.

LA FAINÉANTISE EST UNE RUDE BESOGNE

La femme d'un fainéant.—Tache donc de travailler un peu !
Le fainéant.—Je n'ai pas d'outils.
—Le voisin t'a offert cinq piastres pour relever sa clôture ; tu as une scie, un rabot, un marteau, des clous.
—La scie n'est pas bonne et je n'ai pas de lime pour l'aiguiser.
Puis, quand même, le vieux Lamoureux est capable de la relever lui-même.

(Dix ans plus tard. Retour du pénitencier).

Le fainéant.—Chut ! Je viens de me sauver du pénitencier.
La femme.—Comment as-tu fait ?
Le fainéant.—J'ai creusé un souterrain de quarante pieds de long avec une simple fourche. J'ai été obligé de faire un trou dans un mur de pierre de deux pieds, puis j'ai percé une plaque de fer de 10 pouces avec une scie que j'avais faite à même mon assiette de fer blanc.

LES DEFINITIONS

A

Abeille.—A la bonne heure, celle-là ! Pas un défaut ; rien que des qualités. C'est dire assez que ce n'est qu'un simple animal !

Abréger.—Quand un avocat vous dit "j'abrège," c'est la preuve qu'il sent lui-même qu'il a été long...et qu'il va l'être encore plus.

Absolu.—Un czar, un sultan...un radical.

Accès.—On a des accès de tendresse, de générosité. On n'a pas d'accès d'orgueil, d'égoïsme. Ça, c'est l'état normal.

Accommodant.—Se dit d'une personne qui subit toutes nos volontés, tous nos caprices.

Acier.—Fer civilisé.

Adolescent.—Se méfier, il tourne à l'homme.

Adulation.—Si exorbitante qu'elle puisse être, elle n'arrivera jamais au niveau de notre infatuation.

Affaires.—Pensées d'un négociant : "Les affaires ne sont vraiment fatigantes...que quand on n'en fait pas."

Affection.—On en éprouve aussi, parfois, pour les autres.

Aider.—Un franc égoïste qui, au moins, était un égoïste franc, a pris pour devise : "Aidez-moi les uns les autres !"

Aiguille.—Douce raccommodeuse ! Quand on pense que la "civilisation" a pu l'accoler à un fusil !

Aiguillon.—Tout ce qu'on nous défend.

Anerie.—Il est probable que les ânes disent : "Hommerie," pour rendre la même idée.

Angoisses.—Exemple : "Si mon oncle allait guérir de sa pleurésie !"

Aimau.—Des modèles, que Dieux a vainement placés devant les yeux de ses enfants.

Appétit.—Le commencement de la faim.

Apprentissage.—Stage indispensable et bien naturel, que l'on fait pour être avoué, notaire, avocat, ferblantier, maçon fumiste, mais que l'on dédaigne, dès qu'il ne s'agit que d'être romancier, critique, député...ou ministre.

Approfondir.—Ça s'écrit souvent, mais ça ne se fait jamais.

Approuver quelqu'un.—Penser comme lui, quand il pense comme nous.

Argent.—Il n'est qu'une seule chose que l'homme lui préfère : l'or.

Aristocrate.—Un démocrate...qui a fait sa boule.

Armistice.—Le temps de trouver un meilleur fusil, un meilleur canon, un boulet plus...persuasif.

B

Baïonnette.—Krupp doit-il rire assez de toi, ma pauvre ingénue !

Banalité.—Si on l'excluait de la conversation, on aurait plus que le silence et quant à moi, j'aimerais autant ça.

Barbares.—Je voudrais bien savoir ce qu'ils diraient de nous, s'il nous voyaient.

Bavard.—"Quel bavard que ce Durand, disait un péroreur ; pendant deux heures, il n'a pas cessé...de m'interrompre."

Bedaine.—Divinité domestique.

Bélier.—Quadrupède, presque aussi têtue qu'un Breton.

Bêtes.—Tout le monde, vous, moi...vous surtout.

Bêtise.—Une maladie qui a cela de bon pour ceux qui en sont atteints, c'est qu'elle ne fait souffrir que ceux qui ne l'ont pas.

Beurre.—On en fait, aussi, avec du lait.

Biaisier.—Façon habituelle de marcher droit.

Bibliothèque.—Trop de volumes et pas assez de livres.

Bienfaits.—On nous les pardonne, quelquefois.

Bienfaiteur.—Un bon maniaque.

Blouse.—Un noble vêtement, quand il est bien habité.

Bombardement.—Moyen de communication très usité entre nations "civilisées."

Bonjour, bonsoir.—Un souhait apparent, qui n'est qu'une simple formule. Voyez-vous d'ici les hommes souhaitant sérieusement une "bonne journée, une bonne soirée" à leur prochain ; et la tête qu'ils feraient, si le bon Dieu les prenait au mot ?

Bonté.—Une folie douce, mais peu contagieuse, et dont on se guérit avec le temps.

Bouillie.—Espèce de soupe, que beaucoup d'orateurs contiennent à manger, en dehors des repas.

Bouillon.—Potage d'actionnaires.

Bouteille.—Je comprends qu'on aime "la bouteille," car elle vaut généralement mieux que ce qu'il y a dedans.

Brasserie, café, cercle.—Un endroit d'où l'on sort "pour la dernière fois" tous les soirs.

Brisées.—Nous ne craignons pas de marcher sur celles des autres, mais qu'ils marchent sur les nôtres ? Ah ! mais non !

Brouillons.—J'avais commencé la liste de tous ceux que je connais, mais j'ai dû m'arrêter à la page 624.

C

Canard.—Un oiseau qui chante faux.

Carnaval.—Temps de folie qui durait du jour des Rois au mercredi des Cendres, et qui a cessé d'exister depuis qu'il dure toute l'année.

Carottes.—Seraient hors de prix, si l'on en mangeait autant qu'on en tire.

Cartes.—Tâchez de les "brouiller" et d'en connaître "les dessous." Mais n'y jouez jamais.

Cerveuil.—Celui-là, au moins, ce n'est pas un lâcheur !

Chance.—"Je n'ai pas de chance !" Façon commode de ne pas s'avouer à soi-même qu'on est un fainéant, un maladroit ou un idiot.

Charité.—Ne s'emploie guère que dans le sens de "charité bien ordonnée commence par soi-même."

Charrue.—Tu n'as pas de statue, ô Triptolème ! Voilà ce que c'est que d'avoir semé du blé pour l'homme, au lieu d'avoir semé l'homme... sur les champs de bataille.

Chatouilleux, chatouilleuse.—Se dit très souvent, en parlant de l'orgueil, de la vanité. Très rarement, quand il s'agit de la conscience.

Consulter.—Façon respectueuse de demander à quelqu'un... d'être de notre avis.

Convoler.—Une rechute.

Coquette.—Une chandelle qui finit toujours par se brûler... à un papillon.

Coup.—Voilà un mot que l'homme ne laisse pas chômer : "coup de feu, coup de tête, coup de bec, coup de griffe, coup de poing, coup d'Etat..." Ah ! il a de l'ouvrage.

Créancier.—Ça vaut encore mieux que d'être "débiteur." Car enfin on les rembourse quelque fois, les créanciers.

Crétin.—Un imbécile... qui en est venu à ses fins.

Croissance.—Un pas de plus, l'enfant est perdu : c'est un homme.

Cuite.—"C'est drôle, disait le père Trinquetfort, quand la rivière a trop d'eau, on appelle ça une crue ; et quand un homme a trop de vin, on appelle ça une cuite."

D

Dadais.—Un nigaud ; pas tout à fait un imbécile, mais un candidat qui a de la chance.

Danger.—On est rêveur en y allant ; on trouve le temps un peu long, quand on y est ; mais comme c'est bon, quand on ne revient !

Danser.—Avoir l'air d'accomplir un vœu, d'aller au martyre ou à l'échafaud.

Défiance.—Un des fruits de l'expérience, et que par suite on ne mange guère que quand on n'a plus de dents.

Défi.—Quand vous voudrez faire faire une sottise à un imbécile, oh ! le moyen est bien simple : défiez le de le faire, c'est comme si ça y était !

Demain.—L'excuse de notre paresse de la veille.

Démence.—Une *folie*... plus averée qu'une autre.

Démocratie.—C'est, parfois, l'horreur du despotisme... poussée jusqu'à la tyrannie ! Un singulier fruit, d'ailleurs : souvent pourri, jamais mûr.

Désobéir.—C'est la plus grande preuve... "d'obéissance" que nous puissions donner à notre instinct.

Devis, Contrat.—"Il grandira, il grandira, il grandira, sans qu'il soit Espagnol !" (air connu.)

Dignité.—Un moyen de marcher sur les pieds des autres, sous prétexte de ne pas se laisser marcher sur les siens.

Distique.—Deux vers, dont l'un est souvent de trop... et l'autre aussi !

Dormir.—Un "bonheur" qui serait une "joie" si on en avait le "sentiment."

Duo.—Moins féroce qu'un trio, mais encore plus méchant qu'un solo.

Dynamite.—La reine, messieurs !

AUX CHANTIERS DE CANTIN



Le docteur me recommande de prendre du fer. J'espère que cette fois-ci, il sera content.

UN PEU FORT SUR LES IMAGES

Nous aurons la politesse de ne pas dire dans quels journaux nous avons lu ce qui suit :

"La porte venait à peine de se fermer qu'un pied léger pénétra dans l'appartement et éteignit la bougie de sa propre main."

"Le char du socialisme est lancé à toute vitesse et montre les dents au vieux régime."

"Les vingt paires de souliers distribués parmi les plus pauvres ont essuyé bien des larmes."

"Je buvais tranquillement mon café, quand une gentille petite voix me tapa sur l'épaule."

—Je suis fatigué de les entendre parler de *bluff*, *jack pot*, vingt piastres, cent piastres, deux cents piastres de perte, disait un voyageur arrivant de Californie. La belle affaire ! J'ai joué une fois cent cinquante mille piastres.

Murmure d'admiration dans le cercle qui écoute. L'un d'eux se décide à demander :

—Était-ce au *bluff* ?

—Non, reprend le voyageur, c'était au solitaire.

Dans un bourg près de Montréal. Une bonne villageoise marchande du thé.

—Lequel, madame, demande le marchand : du *Young Hyson*, du *Hong-Kong*, du *Japan* ?

La villageoise.—Je vais vous dire, je ne connais pas bien ces noms-là. Nous avons de la visite de la ville, et ma cousine me donne un autre nom que cela. Il paraît qu'il fait fureur, même que le monde se réunit dans l'après-midi pour aller en boire.

Le marchand.—C'est les *five o'clock tea*, dont elle parle, je suppose.

La villageoise.—Justement, c'est du *five o'clock* qu'il me faut.

Tu parais aimer les fleurs, ma petite moisillonne de la ville ?

—Ah ! mon oncle, c'est une passion. J'adore les crêtes de coq surtout.

—Mais, mais, mais ! Moi qui n'osais pas t'amener à ma grange parcequ'il y a un peu épais de fumier ! Suis-moi, je vais te montrer les plus beaux coqs du monde ; des huppés, tiens, larges comme cela !

Moses Cohen, (à son frère Samuel qui a tombé durant le dernier quadrille.)—Tu es la honte de la famille ; toute la salle rit de toi.

Samuel.—Viens-y voir, nigaud ! Je voulais m'assurer si c'était du vrai tapis de Turquie ; ça n'en est pas. Je n'épouserai pas cette fille-là. Tout le reste doit être comme le tapis : de l'imitation.

Deux farceurs de la ville, en passant sur le chemin de Ste. Rose apostrophent un cultivateur :

—Sème comme il faut ; nous repasserons à l'automne pour le manger.

—Je m'y attends bien, reprend le cultivateur ; c'est des pois que je sème et ma cloture est mal faite.

Georges, (à madame Salleroy, mère d'une jolie fille.)—Hem... ! madame, je voudrais vous proposer de.....modifier votre position sociale.

Madame Salleroy, (visiblement intriguée.)—En vérité, je ne sais à quoi vous voulez en venir ?

Georges, (reprenant courage.)—Madame, voulez-vous devenir ma belle-mère ?

Un dude, (qui à force de jouer des coudes devant une vitrine de la rue St. Jacques enfermant une collection de monnaies rares.) —Croyez-vous mademoiselle que c'est une belle collection de sous ?

La demoiselle.—De *souls* ! (ainsi se prononce souille) il n'y en a pas une d'assez grande pour vous contenir.

APOLOGUES KABYLES

I.—Le Lévrier et l'Os.

Un Lévrier trouva un Os, et se mit à le ronger.

L'Os lui dit :

—Je suis bien dur.

A quoi le Lévrier répliqua :

—Sois tranquille, j'ai le temps, n'ayant rien à faire.

II.—Le Lion, la Panthère, la Tazourit (1) et le Chacal.

Un Lion, une Panthère, une Tazourit et un Chacal, étaient camarades. Un jour qu'ils chassaient ensemble, ils trouvèrent une Brebis qu'ils tuèrent.

Le Lion prit la parole et dit : Qui de nous doit partager ces chairs ?

—Ce sera, lui dit-on, le Chacal, qui est le plus petit de nous tous.

Le Chacal fit donc le partage, coupa les chairs en quatre parts, et dit : Que chacun vienne prendre sa part.

Le Lion vint et dit au Chacal :

—Où est ma part entre celles-ci ?

Le Chacal répondit : Elles sont toutes semblables ; prends celle qui te plaira.

—Chacal, riposta le Lion, tu ne t'entends pas à faire un partage !

Puis il le frappa et le tua.

Le Chacal étant mort, on chercha qui pourrait faire le partage des viandes.

La Tazourit leur dit :

—Ce sera moi.

Elle mêla les chairs de la Brebis avec celles du Chacal, recommença le partage et fit six parts.

Ce que voyant, le Lion lui dit : Nous sommes trois, pourquoi six parts ?

La Tazourit répondit :

—La première part est celle du Lion, la deuxième est pour toi notre chef, et la troisième pour les yeux rouges. (2)

—Qui t'a enseigné cette manière de partager ? demanda le Lion.

—Le coup par lequel tu as tué le Chacal, répondit la Tazourit.

(1) Espèce d'hyène.
(2) Surnom du lion.

TALISMAN



M. Prospère Lobe.—Comme vous êtes ficelé. Avez-vous le lumbago ?

M. de Quatrépingles.—Non, je ne peuse pas ! Je viens de me fiancer à mademoiselle Piederoi, et je porte sur mon cœur une de ses jolies petites pantoufles.

L'UTILITÉ DU VOLAPUK

Il est trois heures du matin :

Elle, (sortant la tête de sa fenêtre.)—Est-ce toi, Henri ?

Henri.—Foui, m'chère, j'v'draisq't'viennev'rir l'porte.

Elle.—Je descends toute de suite ; mais ne parles pas le volapuk dans la rue.

LE TREIZE FATAL

La femme, (qui a ses nerfs.)—Il me semble qu'il y a cent ans que je suis mariée. Je ne puis même plus me rappeler les circonstances dans lesquelles nous nous sommes connus.

Le mari, (emphatiquement.)—Moi, je m'en souviens. C'est à un dîner : nous étions treize à table.

LES IDÉES MODERNES

Julienne.—Je ne puis être votre femme, vous êtes trop extravagant.

Auguste.—Moi extravagant ! Je suis économe comme un rat de campagne ; du reste, je suis obligé de l'être.

Julienne.—Dans ce cas, je ne puis être votre femme.

Auguste.—Parce que je suis économe ?

Julienne.—Non, parce que, vous êtes obligé de l'être.

TERRIBLE SUSPENSION

Il était là à ses genoux, épuisant tout le répertoire des déclarations amoureuses.

Soudain, elle lui coupe la parole d'un geste impérieux avec la douleur peinte sur la figure.

—Arrêtez, arrêtez ! s'écrie-t-elle.

Alfred en perdait la raison.—“Voilà mes plus horribles suppositions qui se réalisent.”

Mais l'explosion se décida et après un double éternuement elle reprit :

—Continuez, cher ami, je ne voulais pas perdre un mot.

DEPART DU STEAMER QUEBEC, 7 HEURES P. M.



(Sur la Place Jacques-Cartier)

6.59 heures p. m.—Frotter vos bottes, monsieur ?

ON NE PEUT PLUS CONSOLANT

La mariée est rayonnante ; le marié, un officier d'infanterie, reçoit les félicitations de ses amis. Le colonel Ramallot veut dire son mot, et s'adressant à la nouvelle épouse :

—Tous mes compliments, madame. C'est une belle carrière que celle de votre mari, car, voyez-vous, on y meurt si vite que l'avancement est certain et rapide.

L'AVANTAGE DE SAVOIR DEUX LANGUES

Charlot, (à Philibert qui apprend l'anglais pour aller aux États-Unis.)—Comment t'arranges-tu ? Peux-tu parler l'anglais couramment ?

Philibert.—Non seulement je puis le parler, mais je puis penser en anglais.

Charlot.—C'est une vraie bénédiction, tu peux faire mieux en anglais qu'en français.

AU RESTAURANT DUPERROUZEL

Le garçon.—Monsieur prendra-t-il une côte aux pommes ?

X...—Comment, malheureux, les deux choses qui ont perdu Adam !

Son ami.—Tu pourras te croire un instant dans le paradis terrestre.

X...—Au fait, puisque j'ai de la dent.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Le journaliste, (qui redoute les conséquences d'un article violent,) à son garçon de bureau.—Si quelqu'un me demande, dis-leur que je suis trop occupé.

Le garçon de bureau, (10 minutes plus tard.)—Il y a un monsieur qui veut absolument savoir qui a fait l'article de la seconde colonne ?

Le journaliste.—Dis-lui que c'est toi. Je ne suis pas bien ce matin.

TROIS PARLER NUIT

Romuald s'est choisi une pension de trois piastres par semaine. Il veut éblouir ses compagnons de table.

(Au dîner, le premier jour)

Romuald.—On dort très bien dans cette maison. J'ai rêvé cette nuit que j'étais dans le ciel et qu'on nous donnait au dîner sept livres de steak d'Ange.

La maîtresse de pension.—La semaine prochaine, M. Romuald, le prix d'une chambre comme cela sera de neuf piastres par semaine.

UNE FOULE DANS LA MARMITE ESTERREMENT PERMIS LE DIMANCHE



En vaut cinq dans le jardin.

Dans la bière de Weiss.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

I

En l'année 1695, existait, séparée de la mer par une vingtaine de toises et à un quart de lieue environ du village de Penmark, en Bretagne, une petite maison rustique d'assez belle apparence.

Penmark, en ces temps-là n'était guère visité, par suite de la déplorable réputation de ses habitants, que par de rares voyageurs.

D'un regard farouche et sanguinaire, après au gain, imaccessibles à la pitié, toujours disposés à commettre un assassinat et à exécuter un vol, les Penmarkais, bien différents en cela des autres Bretons, n'accordaient l'hospitalité à l'étranger que sa mauvaise étoile conduisait parmi eux, qu'avec une arrière-pensée de meurtre et de trahison.

Les moyens d'existence que possédaient au dix-septième siècle ces misérables étaient extrêmement restreints : ils vivaient de la pêche et de la contrebande : encore leur mauvaise foi connue et leur indomptable violence annulaient à peu près pour eux cette dernière ressource : on craignait de se mettre en relations d'affaires avec de tels bandits.

Leur principale, ou pour mieux dire, leur unique ressource, revenu de sang bien digne de leurs mœurs, était le droit d'épave ou de bris qui existait sur toute la côte de Saint-Pol-de-Léon.

Le rez-de-chaussée de la petite maison rustique dont nous avons à parler se composait de deux pièces : une cuisine et une buanderie ; le premier, d'une chambre à coucher et d'une espèce de salon.

Dans cette pièce assez misérablement meublée, un jeune homme, la tête renversée en arrière et dans une pose qui annonçait la préoccupation, se tenait assis dans un grand fauteuil placé devant une table en chêne, couverte de cartes géographiques jetées pêle-mêle les unes sur les autres.

Ce jeune homme, âgé de vingt-deux à vingt-cinq ans, n'était pas doué d'une de ces figures efféminées, pâles et délicates, si fort appréciées dans les salons ; tout au contraire son visage, hâlé par le grand air, un peu osseux et de coupe plutôt carrée qu'ovale, respirait une rare énergie ; une épaisse chevelure noire retombait sur son front plus large qu'élevé ; ses yeux noirs aussi, et expressifs au possible, devaient savoir, cela se devinait tout de suite, soutenir le regard d'un ennemi et contempler froidement un danger. Il se nommait le chevalier Louis de Morvan.

C'était au commencement du mois de juin, vers les cinq heures de l'après-midi : il avait fait toute la journée une chaleur extrême et une lourde atmosphère chargée d'électricité annonçait l'orage.

Bientôt, un violent coup de tonnerre retentit semblable à une décharge d'artillerie, et répercuté par les échos de la plage, rebondit de rochers en rochers.

Louis de Morvan, comme s'il eût voulu chasser une idée fixe qui l'importunait, passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et se levant vivement de dessus son fauteuil se dirigea vers une fenêtre qui avait vue sur la mer.

A peine s'était-il accoudé sur la grossière barre de bois qui servait d'appui ou de balustrade, qu'un bruit bizarre et étrange, dominant le murmure des vagues qui venaient mourir sur les galets de la grève, traversa les airs : on eût dit le rugissement étouffé et lointain d'un lion en fureur.

Le jeune homme pâlit légèrement, et se mordant la lèvre supérieure, il se mit à se promener de long en large et d'un pas saccadé à travers son salon.

Chaque fois qu'il passait devant une paire de riches pistolets accrochés à la muraille, il s'arrêtait comme instinctivement pour les contempler un instant. Ses sourcils contractés montraient clairement que son esprit était tourné vers des pensées de violences.

Enfin, il ouvrit la porte du salon, porte donnant sur un escalier étroit et verrouillé, et, d'une voix dont les notes claires et sonores dénotaient une propension naturelle au commandement, il cria deux fois le nom d'Alain.

Presqu'aussitôt les marches disjointes de l'escalier tremblèrent sous la pression de deux lourds sabots, et Alain, le domestique de Louis de Morvan, se présenta.

Alain, à peu près du même âge que son maître, était dans toute l'acception du mot un véritable Bas-Breton.

Petit, trapu, ramassé, nerveux et d'une déplorable négligence dans sa toilette, on eût dit de lui un Celte sortant de sa tanière après un sommeil de deux mille ans.

Cependant, en entrant dans le salon, il souleva légèrement son chapeau de dessus sa tête, et attendit que de Morvan lui adressât le premier la parole.

— La barque est-elle prête à prendre la mer ?

— Si vous l'ordonnez, elle le sera avant une heure, répondit Alain en se grattant l'oreille d'un air embarrassé, mais j'aime à croire que vous ne vous en servirez pas aujourd'hui.

— Et pourquoi ne m'en servirai-je pas aujourd'hui, monsieur Alain ?

Le mot de monsieur parut offenser vivement le Bas-Breton, qui répondit avec une brusque franchise :

— Parce qu'il faudrait avoir perdu le sens commun pour s'embarquer quand le Moine pousse des soupirs qui s'entendent à six lieues à la ronde ! Ce serait tenter la bonté de Dieu et de la Vierge ! Tenez ! écoutez !

Alain n'avait pas achevé sa phrase, lorsque ce bruit bizarre étrange, qui ressemblait au rugissement étouffé et lointain d'un lion en fureur, se fit entendre de nouveau avec plus de force encore que la première fois.

Le maître et le domestique se regardèrent un moment un silence.

— Qu'avez-vous à répondre à cela ? reprit enfin ce dernier.

— J'ai à répondre que si je retarde encore mon départ, demain matin au point du jour la côte de Penmark sera couverte de débris et de cadavres.

Un joyeux sourire, remarqué par le chevalier de Morvan passa sur la figure d'Alain.

— Sais-tu bien, lui dit-il, que si je ne te savais pas un bon et honnête garçon, ce sourire te vaudrait une rude correction de ma part ! Quoi ! misérable, tu n'as pas honte de t'associer ainsi à la fureur de la mer, et, plus impitoyable que la tempête, d'accueillir par l'assassinat et le vol les malheureux naufragés qu'elle t'envoie ! cet usage est atroce et hideux !

— Pour ça non, il ne l'est pas, reprit le Bas-Breton, puisque c'est Dieu qui le veut. Quel malheur ! mon maître, que vous qui avez tant d'instruction et d'esprit, vous ne puissiez comprendre que le bien de Dieu est une chose sacrée ! Tout le monde vous déteste pour cela à Penmark, au point que l'on se prépare à vous faire violence. Mais, si les gars de Penmark tentent de s'opposer à notre embarquement, et que vous aperceviez Legallee parmi eux, tapez sur lui de préférence à tout autre, c'est ce gremlin-là qui amène le village contre vous !

— Et tu n'as jamais songé à lui imposer silence ?

— Je vous demande bien pardon, monsieur le chevalier : je me suis déjà battu à propos de cela six fois avec lui ; mais comme nous sommes malheureusement tous les deux à peu près de même adresse et de même force, je n'ai pu encore le tuer !

Au total, dans nos six rencontres, je n'ai eu que trois dents cassées, tandis que Legallee en a perdu quatre ; j'ai donc bon espoir d'en venir à bout.

— Voilà assez de paroles inutiles, dit le chevalier de Mor-

van en interrompant son domestique. Occupe toi de l'embarcation pendant que je vais aller examiner du haut de la falaise s'il ne se trouve aucun navire en vue. L'orage éclatera avant une heure.

En effet, l'orage se déclara bientôt avec une violence inouïe : il était six heures.

Louis de Morvan, placé debout derrière les vitres de la fenêtre de son salon, contemplait d'un œil triste et mélancolique le spectacle sublime et horrible à la fois de l'Océan en fureur : les pensées du jeune homme étaient tristes.

« Cette mer, se disait-il, est l'image de mon cœur ; elle est soulevée par le vent de l'orage, comme mon cœur par le souffle des passions !

« Rêves insensés, projets audacieux, désirs de mon âge, ambition sans limites, qui m'avez tour à tour enivré et brisé, n'avez-vous pas aussi abouti pour mon âme à un naufrage ?

« Combien n'ai-je pas déjà espéré et souffert ! Mais l'Océan, lui, quand il est déchaîné, laisse au moins des marques de sa colère ; tandis que moi, écrasé par l'humilité de ma position, par mon isolement, je n'ai pas même le pouvoir de peser sur la destinée du dernier des hommes : je suis à la société ce que le grain de sable est à la création, un atome sans consistance !

« Quel être humain s'occupe de ma vie ? qui pleurerait ma mort ? personne ! Pourtant, je suis capable d'aimer et de haïr avec passion ! Je sens en moi cette force opiniâtre et indomptable qui fait sortir les méconnus de la foule ! Oui, mais il me faudrait un point d'appui, un encouragement, un conseil. Et qui s'intéresse à moi ? je le répète : personne ! »

Le chevalier de Morvan murmurait ces dernières paroles, quand un coup violent frappé à la porte de la maison le fit tressaillir.

Superstitieux comme la plupart des Bretons, il crut que la Providence répondait à son désir, et lui envoyait cet ami après lequel il soupirait.

Ce ne fut donc pas sans un certain battement de cœur qu'il vit apparaître Alain.

— Notre maître, s'écria le domestique, c'est un étranger qui demande l'hospitalité pour lui et son cheval.

— Place le cheval à l'écurie et dis à cet étranger que je suis tout à ses ordres. Mais, non, arrête, il est plus convenable que j'aïlle le recevoir en personne.

— Il est inutile que vous dérangiez, le voici qui monte sans attendre qu'on l'invite.

Le serviteur n'avait pas achevé de prononcer ces mots, quand le cavalier fit son apparition dans le salon.

Le cavalier en entrant, jeta un rapide coup-d'œil autour de lui, puis, saluant légèrement le chevalier et lui montrant ses vêtements ruisselants d'eau :

— J'ai pensé, monsieur, lui dit-il, que mon piteux état me servirait d'introducteur auprès de vous, et me voilà. Je ne suis qu'un pauvre maquignon qui s'appelle Mathurin.

Cette brusque façon de se présenter surprit assez le chevalier ; toutefois il ne laissa rien paraître de son étonnement, il se contenta de répondre avec une froide politesse :

— Vous n'avez nullement besoin d'introducteur, monsieur ; je regarde comme un devoir et comme un honneur d'ouvrir ma porte à tous ceux qui veulent bien me demander l'hospitalité.

Agé d'environ cinquante ans, cet individu, vêtu comme l'étaient au dix-septième siècle les fermiers aisés et les gros marchands, ne présentait rien de saillant dans sa personne : il avait seulement le teint extrêmement basané ; son regard insignifiant dénotait une intelligence très ordinaire ; sa tête, fort grosse de forme, et un peu carrée, s'appuyait sur un cou de taureau ; sa taille épaisse, du moins elle semblait telle sous le large pourpoint qui la cachait, ne dépassait guère cinq pieds, il ne portait pas de barbe.

Quant à l'expression de sa physionomie, elle était plutôt douce et joviale qu'impertinente ou grossière, ainsi que sa conversation aurait pu le faire supposer.

— C'est un pauvre homme mal élevé, pensa de Morvan, j'aurais mauvais grâce à me formaliser de son manque de tact.

Car le cavalier, sans paraître se douter de l'examen dont il était l'objet, avait abandonné son fusil et s'amusa à parcourir le salon en s'arrêtant devant chaque meuble et chaque objet.

Tout à coup, de Morvan, qui, l'oreille appliquée contre la porte, venait de saisir au passage une détonation, s'écria : Vite, vite, Alain, les avirons, mon gars ! C'est un navire en détresse qui nous appelle ! Partons !

— Partir, répéta le Breton avec accablement ; mais autant vaudrait se jeter la tête baissée dans le Saut-du-Moine que de se mettre en mer par le temps qu'il fait.

— Tu as peur, Alain ; en ce cas, reste !

— Foi de Dieu ! oui, j'ai peur !

— Peur d'abord de te noyer, poursuivit de Morvan, peur ensuite de rencontrer Legallee, qui voudra peut-être s'opposer à notre embarquement.

— Moi, peur de Legallee ! s'écria Alain : ah ! pour ça non ! Ne lui ai-je donc pas déjà cassé quatre dents, je suis prêt, monsieur le chevalier, partons.

— Laisse-moi aller prendre d'abord mes pistolets et mon manteau, dit de Morvan, qui gravit rapidement l'escalier du salon et revint presque aussitôt. A présent, en route !

Le maquignon Mathurin, qui n'avait pas bougé de sa place, se leva et, saluant profondément son hôte :

— Monsieur le chevalier, lui dit-il d'une voix grave, me permettez-vous de solliciter l'honneur de vous accompagner dans votre expédition ? Je ne suis pas un marin, c'est vrai, mais enfin tout le monde sait à peu près se servir d'une rame, et je crois que, par la tempête qui règne, deux bras de plus dans une frêle embarcation ne sont pas à dédaigner.

Cette demande, à laquelle il était si loin de s'attendre, causa au jeune homme une émotion profonde, qu'il n'essaya pas de dissimuler.

— J'accepte, monsieur, lui répondit-il simplement, vous êtes un noble cœur.

II

Lorsque les trois hommes sortirent pour porter secours au navire en détresse, la côte de Penmark présentait un spectacle lugubre et étrange.

La classique vache au falot, qui servait à tromper les marins en mer, se promenait en boitant, accompagnée d'une foule hideuse de femmes, les cheveux épars, les vêtements en désordre, et qu'une âpre cupidité rendait insensibles aux atteintes de la tempête.

Des hommes armés de coutelas et de longues gaffes au fer meurtrier erraient, semblables à de noirs fantômes, le long des rochers.

Ça et là, on apercevait un Penmarkais agenouillé sur la plage et priant Dieu de lui envoyer de nombreuses victimes : on eût dit une population entière de cannibales ou de bourreaux.

Quoique la nuit fût sombre, la marche du chevalier de Morvan et celle de ses deux compagnons, trahie par la lueur des éclairs, ne tarda pas à être connue des habitants de Penmark. Lorsque les trois hommes arrivèrent à l'endroit où était placée leur embarcation, il se trouvèrent entourés par la foule.

De Morvan, c'était le parti le plus sage qu'il avait à prendre, feignit de ne pas remarquer cette manœuvre, et se mit tranquillement, aidé par Alain, à retirer son embarcation de derrière le rocher où elle était à l'abri.

Quoiqu'il déployât dans cette tâche toutes ses forces et toute sa vigueur, il ne cessait de guetter du coin de l'œil la foule qui se rapprochait de plus en plus de lui ; enfin, voyant que plusieurs habitants de Penmark touchaient presque déjà ses vêtements, il sauta dans l'embarcation, et prenant ses pistolets qu'il arma :

— Mes gars, dit-il aux Penmarkais, je crains que quelques-uns d'entre vous ne soient sur le point de commettre

un péché, de tomber en faute. Croyez-moi, il vaut mieux pour vous que vous vous occupiez de vos affaires que des miennes. Vous me connaissez assez pour savoir que quand je dis une chose, je la fais ; eh bien ! je jure, foi de Morvan, que je tuerai comme un chien le premier de vous qui osera faire un pas en avant.

Ces paroles, prononcées avec un calme plein d'énergie, firent reculer les Bas-Bretons, mais n'empêchèrent pas leurs murmures.

—Monsieur le chevalier de Morvan, dit une voix sortant de la foule, vous devriez, vous qui êtes de la noblesse, tenir compte davantage des droits du petit peuple ; sans cela, on ne respectera pas vos privilèges ! Le bien de Dieu est notre propriété, n'y touchez pas !

—Monsieur le chevalier, murmura Alain à l'oreille de son maître, c'est Legallec. Tenez-vous sur vos gardes, ce gars-là foisonne de traîtrises.

De Morvan allait répondre, mais trois nouveaux coups de canon qui se succédèrent avec rapidité, appel désespéré du navire en détresse, lui firent préférer l'action à la parole, et il acheva de mettre son embarcation à flot.

Alain, comprenant à l'attitude des Penmarkais qu'une collision était éminente, suivit l'exemple de son maître ; se jeta vivement à la mer et courut, ayant de l'eau jusqu'au genou, rejoindre le bateau, distant d'une trentaine de pieds environ de la plage.

Cette fuite encouragea l'arrogance des Penmarkais ; aussi au moment où le maquignon Mathurin allait suivre ses deux compagnons, se vit-il entouré par une foule menaçante et furieuse.

Mathurin, jusqu'alors plutôt spectateur qu'acteur, n'avait rien perdu de son air bonhomme et paisible.

Il semblait ne pas se douter, soit défaut d'intelligence, soit courage réel, des intentions hostiles des riverains à son égard.

—Celui-là au moins ne s'embarquera pas ! s'écria Legallec en le saisissant par son pourpoint. Gare à lui si nous sommes privés du bien de Dieu.

Mais Mathurin sautant avec une impétuosité de tigre sur le bâton ferré du Breton, le lui arracha des mains et se précipita sur la foule.

Les Bretons manient avec une rare adresse le penbas ; toutefois la façon merveilleuse avec laquelle Mathurin fit voltiger le sien dépassait, en fait d'habileté, tout ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce jour.

En moins de dix secondes, trois Penmarkais gisaient à moitié tués au pieds du maquillon, qui entra à son tour dans la mer, et ne tarda pas à atteindre, mais sans se presser, l'embarcation où de Morvan et Alain étaient déjà installés.

—Désirez-vous que je me mette au gouvernail ? demanda-t-il au chevalier.

—Savez-vous donc conduire une barque ?

—Ma foi, pas trop ; ce n'est pas mon métier.

—En ce cas, prenez un aviron et nagez de conserve avec Alain. Je resterai, moi, à la barre.

Mathurin, sans raconter au jeune homme ni le danger qu'il venait de courir, ni la façon aussi intrépide qu'heureuse dont il s'en était tiré, s'assit sur le banc parallèle à celui qu'occupait déjà Alain, et, laissant tomber sa rame dans l'eau, se contenta de dire :

—Je suis prêt.

Décidément, Mathurin rachetait par de sérieuses qualités son manque d'éducation ; il savait, selon l'occasion, se taire ou agir.

—L'embarquement des trois compagnons de fortune n'avait pas, à l'opposition près des Penmarkais, rencontré jusqu'alors de sérieuses difficultés.

Le danger ne commença guère pour eux, mais il fut alors terrible, qu'une fois que leur bateau eut franchi l'espèce de crique, garantie par d'énormes rochers de la fureur de la tempête, qui les séparait de la haute mer.

Jamais l'océan n'avait présenté un plus horrible spectacle.

Un pilote eût reculé devant une pareille tempête et failli à son devoir.

Le vent, venant du large et portant sur la terre, rendait la tâche des trois hommes presque impossible : repoussés sans cesse, ils avançaient à peine, en vingt coups de rames d'une longueur de bateau.

—Prenez garde, monsieur le chevalier, dit vivement Alain, je viens d'apercevoir, à la lueur d'un éclair, là, sur ce rocher dont cent pas nous séparent à peine, un homme armé d'un mousquet.

—Bah ! la nuit est trop sombre et la lueur des éclairs trop fugitive, pour que la balle de ce mousquet, et supposant toutefois que ce ne soit pas une gaffe, puisse m'atteindre, répondit de Morvan avec insouciance.

—Ohé ! là-bas du canot ! cria en ce moment, du haut de son rocher, l'homme armé signalé par Alain ; ohé ! là-bas du canot ! Bon voyage. N'oubliez pas, s'il vous arrive malheur, que c'est aujourd'hui vendredi.

Guidés seulement par les coups de canon que tirait à intervalles inégaux le navire qu'ils voulaient sauver, les aventuriers se dirigeaient à peu près au hasard.

La nuit était si sombre, la mer si agitée, qu'il n'était guère possible de distinguer à plus d'une demi-encablure.

Le chevalier de Morvan, assis à la barre, déployait une prodigieuse habileté unie à un extrême sang-froid ; son serviteur Alain et le maquignon Mathurin le secondaient dignement : ce dernier surtout, quoiqu'il eût déclaré ne pas connaître grand'chose à la marine, se servait de son aviron avec une précision et une adresse inconcevables.

Vingt fois, ils furent sur le point d'être submergés, et vingt fois leurs efforts réunis, énergiques et intelligents les sauvèrent d'une catastrophe qui semblait inévitable.

Le hasard parut vouloir enfin les récompenser de leur héroïque constance.

Vers les trois heures du matin, il y en avait six qu'ils luttèrent ainsi contre la violence de la tempête, le vent fléchit et la mer se calma un peu ; de Morvan profita de cette espèce de trêve pour consulter ses compagnons, car depuis la veille, il ne leur avait pas adressé une fois la parole.

—Je regrette, mes amis, leur dit-il, que vous ne puissiez me remplacer à la barre, vous devez être exténués de fatigue ! Reposez-vous un moment sur vos avirons, pendant que je vais essayer de m'orienter.

Le chevalier de Morvan parlait encore, quand une violente détonation fit frémir l'embarcation de l'avant à l'arrière.

C'était le navire inconnu qui, à peine éloigné d'une encablure de ses sauveurs, tirait son dernier coup de canon.

Le gentilhomme donna une rapide impulsion au gouvernail ; Mathurin et Alain se mirent à nager avec ardeur, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'ils se trouvaient en présence d'un gros trois-mâts.

—Malédiction ! s'écria de Morvan, ce navire est perdu sans ressource ! il est enclavé sur la roche de la *Tête-du-Diable*.

Le trois-mâts naufragé présentait un bien terrible spectacle.

Incliné sur sa hanche de tribord et menacé à chaque instant d'être englouti, il retentissait des cris de désespoir et de désolation poussés par l'équipage.

Un coup de barre adroitement donné fit tourner l'embarcation et la plaça bord à bord avec le côté incliné du navire.

Les gens de l'équipage du trois-mâts, en voyant arriver ce secours inattendu, se portèrent en foule vers la barque dans l'intention d'y chercher un refuge.

—Eloignons-nous ! s'écria Mathurin. Ces drôles sont capables, en envahissant notre canot, de le faire chavirer.

Le conseil était bon ; de Morvan s'empressa de le suivre. Alors se passa une de ces scènes horribles et sublimes tout à la fois, qui sont si communes dans la vie des gens de mer.

(A suivre)

LA VERITE SUR LA QUESTION METISSE

RECIT DE GABRIEL DUMONT

LES EVENEMENTS DE 1885 AU NORD-OUEST

DOCUMENTS IMPORTANTS INEDITS

OUVRAGE HISTORIQUE ET POLITIQUE DU PLUS HAUT INTERET

400 PAGES IN-8

Par ADOLPHE OUMET, avocat, et B. A. T. de MONTIGNY, Recorder de Montréal.

ILLUSTRE DES VERITABLES PORTRAITS DE LOUIS DAVID RIEL ET DE GABRIEL DUMONT.

Le contrôle exclusif de la vente de ce livre a été confié à MM. POIRIER, BESSETTE & C^{ie}.

PRIX :

\$1.00 le volume Broché, pour le Canada
\$1.25 " " " pour les Etats-Unis
\$1.30 le volume Cartonné, pour le Canada
\$1.50 " " " pour les Etats-Unis

POUR DETAILS S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}

69 RUE ST. JACQUES
MONTREAL

MAISON FONDEE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.

LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

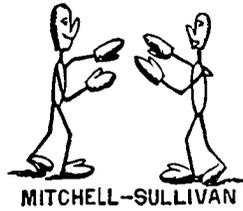
HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B. — A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

Pugilistes Automatiques de Herron



Une personne quelconque peut les faire fonctionner après un peu de pratique. Ils procurent plus de plaisir que les agissements de plusieurs singes renfermés dans une cage.

10,000 vendus à Montréal en moins d'un an.

Seulement 25 Centins chacun franc de port.

H. HERRON, FABRICANT,
363 Rue St-Jacques, Montreal.



Pilules de Noix Longues Composees de McGale

(RECOUVERTES DE SUCRE.)

Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements, et de tous les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'Estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ses préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES, de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation, qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.